

Fiction

Gérald Alexis, Linda Amyot, Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Thierry Bissonnette, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Ève Dubois-Bergeron, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Michel Nareau, Julie Pelletier, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn, Pierre Rajotte, Simon Roy, Cyril Schreiber et Mathieu Simoneau

Numéro 137, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

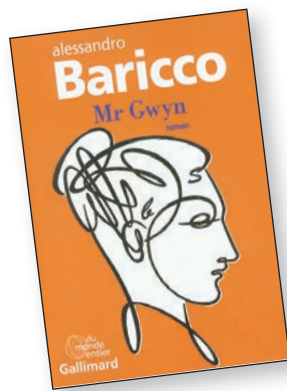
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Amyot, L., Bernard, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bissonnette, T., Boivin, P., Cliche, Y., Dubois-Bergeron, È., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Nareau, M., Pelletier, J., Pilote, M.-È., Quinn, J., Rajotte, P., Roy, S., Schreiber, C. & Simoneau, M. (2015). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (137), 22–44.



Alessandro Baricco
MR GWYN

Trad. de l'italien par Lise Caillat

Gallimard, Paris, 2014, 184 p.; 33,95 \$

Le romancier londonien Jasper Gwyn décide un jour de dresser la liste des 52 choses qu'il s'engage à ne plus jamais faire. Parmi elles : écrire des livres. Pour officialiser sa résolution (qui mortifie Tom Bruce Shepperd, son agent), Gwyn publie cette liste dans *The Guardian*. Il n'en a toutefois pas réellement terminé avec l'écriture, puisqu'il conçoit bientôt une expérience littéraire inédite : devenir « copiste ». Que copie-t-il ? Le portrait de gens posant pour lui. Il ne s'agit pas simplement de décrire des visages ou des corps. Gwyn cherche à capturer quelque chose de plus profond chez l'autre. C'est pourquoi il affirme que son travail consiste à « ramener chez lui » son modèle. Guidé par son intuition, Gwyn définit très précisément le cadre dans lequel va se dérouler son expérience. Par exemple, dans le choix de l'éclairage ou de l'ambiance sonore, rien n'est laissé au hasard. Son premier portrait achevé, Gwyn constate que le résultat dépasse ses attentes. Rebecca, la première jeune femme à poser pour lui, est bouleversée par ce qu'elle lit. Les modèles suivants seront à leur tour ébranlés par leur portrait. Un charme inattendu a opéré. Et pourtant, l'écrivain portraitiste n'est pas l'homme que l'on croit.

Dans *Mr Gwyn*, Alessandro Baricco démontre une fois de plus sa grande maîtrise de l'art du conteur. La prose du

romancier italien est d'une précision chirurgicale alors que son imagination séduit par sa finesse et son extravagance. Ce n'est pas la première fois qu'une œuvre de Baricco le hisse parmi les plus grandes plumes de la littérature contemporaine. Ses romans ont souvent été primés : pensons à *Océan mer* (prix Viareggio 1993), *Château de la colère* (prix Médicis étranger 1995) et *Soie* (Prix des libraires du Québec 1998). *Mr Gwyn* offre plus que la confirmation d'un talent. Cet envoûtant roman porte la marque du génie.

Patrick Bergeron

Prix du Gouverneur général

Le titre, intrigant et juste, est typique de l'auteur. Déjà, *Le ravisement* témoignait de son don pour l'ambiguïté riche, subtile et délibérée : l'équivoque (enlèvement ou extase) imposait sa loi et Andrée A. Michaud nouait l'incertitude et le suspense. *Bondrée* mystifie de façon analogue, tant il qualifie adéquatement le monde aux frontières incertaines où frapperont les drames. *Bondrée* est un décalque du terme anglais de *boundary* (frontière) ; il s'applique ici à un territoire qui, paradoxe, se dispense de limites précises.

La première limite qui disparaît, c'est celle de la culture, de la langue, des affinités sociales. Dans la nature sauvage qui relie doucement le Québec et la Nouvelle-Angleterre, ce sont les lacs, le gibier, la forêt qui attirent les estivants américains et québécois et qui les font coexister sans grande intimité. On se croise, on se salue d'un geste, mais rares sont les bilingues et rares les festivités communes.

La beauté des jeunes corps se moque d'ailleurs des frontières. « Sissy Morgan et Elisabeth Mulligan, dite Zaza, les deux filles par qui le malheur allait surgir, n'étaient encore que des gamines quand nous avons déménagé à Bondrée, mais elles ne se lâchaient pas d'un pouce, Zaza toujours vêtue de la même façon que Sissy, et vice-versa. » Mêmes vêtements, même vitalité, présomptions identiques. Un tandem étanche, définitif, si assuré qu'il donnait à d'autres le goût de s'y rattacher. Modèle d'autant plus attirant que l'adolescence refuse de croire que les parents ont déjà été jeunes : « La vie de mes parents commençait avec moi, déclare la jeune narratrice, et je ne pouvais me figurer qu'ils avaient un passé ».

Quand meurt Zaza, son *alter ego* s'effondre : « Sans l'image que lui renvoyait Zaza, reflet souriant au fond des vastes miroirs ébréchés l'entourant, sans cette confirmation de cette identité, elle se sentait privée de son identité ». Sissy en veut à Zaza de ne pas l'avoir invitée à marcher avec elle dans le noir, d'avoir approché sans elle la cabane peut-être hantée où un homme, autrefois, s'est pendu... Et l'enquête policière ne lui apporte aucun soulagement ; seul, croit-on, le hasard a voulu que Zaza soit happée par un vieux piège à ours oublié en forêt. Le hasard est piètre consolateur.

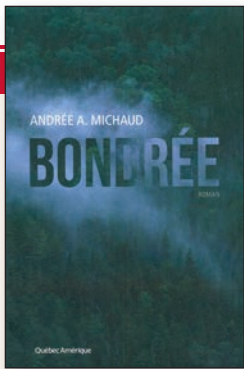
Le piège identique qui tue Sissy démolit cette conclusion : au hasard aveugle succède la menace d'un tueur en série. En a-t-il contre les jeunes filles en fleurs ? Liquide-t-il une rancune tenace ? Dans les deux langues on s'interroge. De tous les milieux viennent les bénévoles qui vont ratisser le canton, à la recherche de pièges encore aux aguets et d'indices laissés par le meurtrier. Les interrogatoires, qui requièrent

Max Férandon

UN LUNDI SANS BRUIT

Alto, Québec, 2014, 187 p.; 21,95 \$

Amédée habite Saint-Priest-la-Brume, travaille dans une scierie, où il a d'ailleurs perdu deux doigts, et déteste les lundis. « La malédiction du lundi, aurait-on pu dire, [le] poursuivait depuis toujours, et rien n'arrivait à l'exorciser. » C'est dans un village fictif de la Creuse, en plein cœur de la douce France, que l'auteur néo-québécois Max Férandon situe l'action hautement improbable



souvent la présence d'un traducteur, n'évacuent pas la peur, mais ils ne suscitent pas non plus l'antagonisme culturel ou racial : Bondrée est, francophone ou anglophone, secouée, éteinte, mais unie. La frontière est poreuse.

Pendant que se répand l'inquiétude au sujet de l'éventuelle troisième victime, l'auteure, en professionnelle, renseigne honnêtement son lecteur : il sait qu'avec Andrée A. Michaud, le dénouement sera, selon la règle, *inattendu*, *logique* et *complet*. S'il n'entrevoit pas encore l'explication, il ne peut s'en prendre qu'à sa distraction, car l'auteure ne triche pas...

Défié par le mystère, le lecteur se rappelle donc qu'une troisième jeune fille, Françoise, gravitait autour du couple formé par Zaza et Sissy. Peut-être se souvient-il aussi que le récit s'est ouvert sur le rappel des traumatismes de ceux qui ont survécu aux horreurs des jungles lointaines. La référence à Landry n'est probablement pas gratuite elle non plus. Là s'arrêtent pourtant ses supputations : il hésite entre lecture et jonglerie, car il tient à identifier le meurtrier avant qu'il fasse subir à Françoise le même sort qu'à Zaza et à Sissy... Plus ou moins pénétrant, ce lecteur sera tantôt « chaud », tantôt « froid »...

Aux mérites d'un polar à la fois cohérent et déroutant, s'ajoutent, comme dans chacun des livres d'Andrée A. Michaud, l'élégance de l'écriture et l'art d'intégrer au récit les pensées les plus secrètes de chacun, les valeurs ambiantes, l'onde de choc projetée par les drames d'hier et de demain sur les proches et les témoins. *Bondrée* ne se borne pas à dévoiler l'identité d'un meurtrier, *Bondrée* se livre corps et âme à nos regards. « Je ne suis jamais retournée à Bondrée, conclut la narratrice, mais j'en garde un souvenir vivace me permettant de toucher à la fragilité du bonheur chaque fois qu'un froissement d'ailer soulève un parfum de genièvre et qu'un renard défile, vivant, à l'orée d'un sentier. »

Laurent Laplante

Andrée A. Michaud **BONDREE**

Québec Amérique, Montréal, 2014, 299 p.; 26,95 \$

d'*Un lundi sans bruit*, son quatrième ouvrage.

L'écrivain s'amuse avec les mots comme avec des jouets, ce qui semble être sa marque de commerce. Légers comme des bulles, ses paragraphes se succèdent pour former une histoire un peu bizarre, loufoque, à la limite de la cohérence, mais dans laquelle chacun des personnages divertit. Dans la galerie des êtres bizarres que Férandon propose, il y a Goguenard, le propriétaire de la scierie, maître en combines déjantées et grand amateur de ces dames, puis Raoul de la Mothe Grébière,

propriétaire d'un tableau, un Muntt [*sic*] véritable, *La fille du soir*, objet de toutes les convoitises – lequel se retrouvera bien entendu et par hasard entre les mains d'Amédée –, sans oublier ceux sans qui l'histoire ne serait pas, les frères Crasimir, des Bulgares inquiétants, cambrioleurs et voleurs du tableau.

La table est ainsi mise et c'est parti pour une centaine de pages, du moins pour la première partie du livre nommée « Après ». La deuxième partie, que Férandon appelle « Avant », développe quelques personnages et les fait revivre au moment de leur



jeunesse, ceci expliquant parfois cela. « Toute la Deuxième Guerre mondiale s'était donné rendez-vous sur le champ de foire de Saint-Priest-la-Brume. » Juifs persécutés, Allemands de passage, parfois bons, parfois stupides ou cruels, collaborateurs et résistants, on y retrouve la France des années 1940. « La guerre a toujours scindé l'humanité en deux, d'un côté les victimes, et de l'autre, les opportunistes. » Les vaillants habitants du petit village veulent faire leur devoir de guerre et endommager le système de communication allemand, en coupant un câble qui s'avère par contre inexistant, un câble « dont on n'a jamais vu la couleur, mais qu'on était perpétuellement suspectés d'avoir saboté ».

S'il est vrai qu'on perd parfois le fil du récit, on se délecte de la délicatesse et de la poésie du texte, ainsi que de la culture et des jouissives analogies de l'auteur. Le protagoniste Amédée plaît, lui qui « s'est juré de tout faire pour retourner dans la vallée enchanteresse des lundis buissonniers ». Le ton du roman et certaines anecdotes parfois très (trop ?) vieille France peuvent devenir lourds, ce que Férandon avait évité avec tant d'habileté dans sa première œuvre, le superbe *Monsieur Ho*.

Rehaussé de l'amusante couverture de Thomas Bossard, *Un lundi sans bruit* demeure néanmoins une joyeuse lecture.

Michèle Bernard ►



Douglas Kennedy
CINQ JOURS

Trad. de l'américain par Bernard Cohen
Belfond, Paris, 2013, 371 p. ; 29,95 \$

Auteur au succès international, Douglas Kennedy jouit d'une popularité particulière en France, où il a été décoré chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2007. En 2009, l'hebdomadaire *Le Figaro* faisait de lui le premier lauréat du Grand Prix du Figaro Magazine. *Cinq jours* est son treizième ouvrage traduit en français à paraître chez Belfond.

L'action de *Cinq jours* se déroule entre le Maine et Boston. À 42 ans, Laura Warren mène une vie qui cesse brusquement de lui convenir. Technicienne en radiographie dans un petit hôpital de Damariscotta, Laura est mariée depuis 21 ans à Dan, un informaticien au chômage. Ensemble, ils ont eu deux enfants : Ben, 19 ans, un artiste légèrement bohème installé à Portland, et Sally, 17 ans, qui s'apprête à quitter le lycée pour l'université. Un congrès de radiologie à Boston vient offrir à Laura plus que la possibilité de rompre avec le train-train : ce weekend lui permet de carrément réorienter sa vie. À l'hôtel où sont réunis les radiologues, Laura rencontre Richard Copeland, un courtier d'assurances âgé de 52 ans, qui la séduit rapidement par son esprit et sa sensibilité. Le coup de foudre est réciproque et les deux tourtereaux ne perdent

pas une minute pour vivre intensément la passion qui vient d'éclater entre eux. Il n'est pas dit toutefois que Richard aura l'audace, comme Laura, de réinventer sa vie...

Cinq jours traite avec simplicité et mièvrerie du démon de midi. Kennedy fait abondamment communiquer ses personnages par textos, un élément qui aurait pu être encore plus intéressant sur le plan de la technique narrative si ceux-ci avaient moins tendance à roucouler des mots tendres. Les lecteurs québécois apprécieront les allusions sympathiques à la Belle Province que glisse ici et là ce romancier au style sans prétention. On aime ou on n'aime pas.

Patrick Bergeron

Linda Lê
ŒUVRES VIVES

Christian Bourgois, Paris, 2014, 334. ; 29,95 \$

Depuis la fin des années 1980, la Française d'origine vietnamienne Linda Lê a fait paraître une vingtaine de titres, pour la plupart tous publiés chez Christian Bourgois, dont certains ont remporté prix et bourses. Son dernier roman, *Œuvres vives*, semble vouloir rendre hommage à la ville portuaire normande où sa famille s'est installée à son arrivée en France. Plus qu'un lieu, Le Havre s'inscrit en effet presque comme un personnage dans ce roman qui raconte l'histoire d'une quête.

Lors d'un séjour au Havre, le narrateur, journaliste culturel pour un magazine parisien, est happé par la lecture d'un roman d'Antoine Sorel. Quasi inconnu, Sorel est l'auteur de quelques romans percutants qui lui ont gagné un petit lectorat d'inconditionnels. Le lendemain, le narrateur apprend le suicide de l'écrivain par le journal local. Il entreprend dès lors de retracer la famille et les amis de Sorel, un Havrais qui n'a pratiquement jamais quitté sa ville natale, dans le but avoué d'écrire un livre afin de réhabiliter l'écrivain. Il rencontre ainsi tour à tour le seul frère survivant avec qui Sorel entretenait des liens solides, son père qui le déteste, un ancien ami d'enfance qui le vénère, son ex-femme qui le méprise et quelques autres surprenantes figures féminines. Au fil de l'enquête, Antoine Sorel, pseudonyme d'Antoine Tran, apparaît comme un être solitaire, torturé, méfiant, maladivement possessif envers celles qui suscitaient sa passion. Fils d'ouvrier, il a subi toute son enfance la haine de son père envers les mieux nantis, les gens instruits et cultivés, et les immigrés – alors que lui-même est le fils d'un Vietnamien enrôlé dans l'armée française pendant la Deuxième Guerre. Dans les années avant son suicide, vivant dans des conditions très précaires, Sorel ne fréquentait plus que les poivrots du port et les prostitués.

Mais plus le narrateur suit les traces de Sorel, moins le livre avance. Paralysé par la fascination que l'écrivain du Havre exerce sur lui, le narrateur n'est jamais satisfait de son travail. Le projet n'avance pas, et la reconnaissance posthume de Sorel viendra d'ailleurs. Dans une langue classique et sur un rythme ralenti par de nombreux détails (notamment sur les lieux) et redites, le roman de Linda Lê ne tient certes pas le lecteur en haleine au long de cette quête exempte de rebondissements. Mais il le plonge dans un double univers qu'on pourrait qualifier de mythique – celui de l'écrivain solitaire, génial et méconnu, et celui du lecteur (le narrateur) fasciné par le personnage autant que par son œuvre.

Linda Amyot

Le spectre du père

Les romans de Catherine Mavrikakis offrent une profonde cohérence; histoires de mobilité, d'affranchissements et de contraintes, de rémanences douloureuses, les récits de l'écrivaine sont portés par un besoin de dire qui est autant un cri qu'un arrachement mettant en cause des communautés filiales ou sociales. Il en résulte des textes qui chargent, qui outrent, qui crient, qui grondent, qui ressassent, dévoilant du coup des pans riches et sombres d'une habitation précaire. *La ballade d'Ali Baba* est en continuité avec ce projet romanesque qui explore la diversité nord-américaine, mais dans ce titre, comme dans tous les autres, des voies de traverse sont empruntées pour rendre singulière la trame racontée.

Cette fois-ci, c'est sous l'aune de la relation père-fille que s'élabore le roman; une écrivaine, Érina, retrace la vie du père, Vassili, campe des moments fugaces de plaisirs et d'exaltation, moments trop rares parce que le père, instable, absent, divorcé, jusqu'au cou dans les petites combines de la vie, est évanescent, surgissant pour rallier sa fille à sa cause. Le roman débute sur la route, alors que le père, au volant, avale les kilomètres pour atteindre le bout du continent, Key West, ses filles endormies à ses côtés. Cette griserie de la route, de la découverte, de la connivence, de même que le sentiment éprouvé de sentir ce père lui échapper par ses absences, par ses désirs plus forts que ses responsabilités, par sa consommation d'alcool, n'annoncent qu'une suite de fuites, à travers les Amériques. De Las Vegas à Kalamazoo, de Key West à Montréal, c'est la trajectoire partielle et partielle du père qui est reconstituée par une écrivaine sur qui tombe un héritage lourd.

Si les spectres avait déjà été présents dans l'écriture de Mavrikakis, notamment dans *Le ciel de Bay City* comme mémoire et témoins dont on ne peut se départir, ceux-ci prennent la forme du père dans *La ballade d'Ali Baba*. Le père mort s'immisce dans le présent montréalais de la narratrice avec une demande exigeante, qui aura tôt fait de recomposer la relation ambiguë entre les deux parents. C'est le passé d'immigrant du père qui surgit; ses pérégrinations en Europe, son arrivée à New York, son installation à Montréal sont pris en écharpe par la parole de sa fille, cherchant ainsi à se situer vis-à-vis de la présence-absence étouffante du père. Le roman de Mavrikakis, en liant les lieux épars d'une identité, montre l'emprise des ressassements et le besoin d'une reconfiguration de la mémoire par le récit pour ne pas céder au poids des histoires, surtout filiales. Ce beau chant, profondément lyrique, sur l'arête du débordement, scande ce qui est derrière l'image, le cliché et l'exotisme pour nommer sa place dans une géographie intime.

Michel Nareau



Catherine Mavrikakis

LA BALLADE D'ALI BABA

Héliotrope, Montréal, 2014, 206 p.; 21,95 \$

Alain Boucher

LA MER DE COCACNE

Hurtubise, Montréal, 2014, 318 p.; 27,95 \$

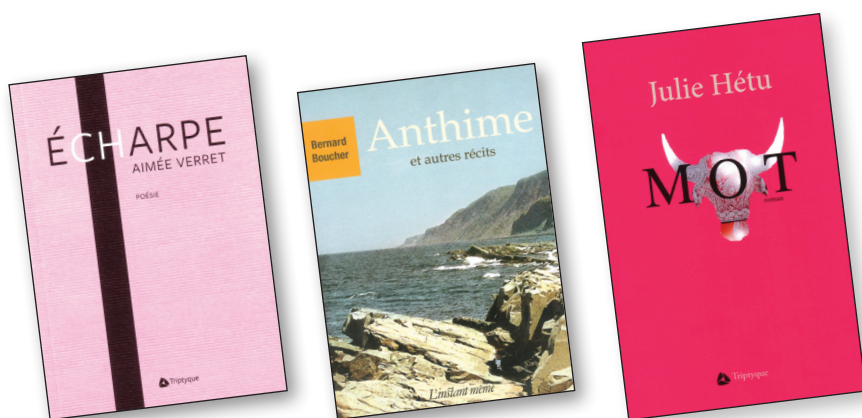
Le vrai professionnel m'impressionne toujours. Pourtant, j'ignore complètement comment il a pu retaper une vieille chaise, rendre vivant le tableau qui ne montre que des poires et un faisan ou rendre intelligible la guerre de Trente Ans. Me suffit que ce soit net, beau, crédible et offert avec une élégance aussi modeste que confiante. Alain Boucher est de cette race.

L'auteur nous ramène à 1541. La mer, malgré tout, attire les jeunes plus qu'un sol hargneux. L'exploration mobilise financiers et armateurs. La pêche exige des

énergies et de l'audace et promet sinon la gloire des découvertes, du moins la survie et la petite part due aux équipages. Cela, nous pensions le connaître. En peu de mots, Boucher élargit pourtant nos horizons : Saint-Malo n'est pas Saint-Jean-de-Luz; le Breton se consacre à la morue, le Basque combine discrètement la pêche de la morue et la traque de la baleine; la *morue verte* dispense de longs séjours sur les rives lointaines, tandis que la *morue séchée*, privilégiée par les Portugais et les Basques, force les Européens à entrer en contact avec les autochtones de la Gaspésie ou de la terre de Cain. Sans emphase ni suffisance, l'auteur fait reculer l'ignorance.

Le mystère persiste pourtant : la superbe

langue maritime que maîtrise Boucher dans toutes ses nuances sera, pour moi comme pour d'autres, un dépaysement total. Ce n'est pas lui qui chanterait sans précision « Sur le grand mât d'une corvette »; lui dirait plutôt s'il occupait la misaine, le beaupré, l'artimon ou quoi encore. Les mystères de la voile secrètement ajoutée à la caravelle et qui ramènera à dix-huit jours la traversée de l'océan, il les décode, les explique, en étale les avantages. Non seulement l'équipement est minutieusement décrit, mais aussi les manœuvres du timonier, les savants calculs du capitaine et de ses conseillers, les reflets de la pleine lune sur les glaces en dérive. Malgré la distance entre la compé-



tence de Boucher et l'impuissance où je me trouve de comprendre en plénitude ce qu'il décrit, l'envoûtement fonctionne et je suis emporté.

La culture du romancier dépasse d'ailleurs la maîtrise d'un vocabulaire et d'un métier. Elle lui permet d'ébranler certains mythes tenaces. Visiblement, tous les voyages transatlantiques des temps passés ne furent pas également morbides, meurtriers, héroïques. La mer tenait son rôle, mais les hommes aussi. La *Magdalena* obéissait à un capitaine juste et ses traversées tranchaient sur celles des brutes. Cartier, loyal à François 1^{er}, traitait avec les Basques et échangeait avec eux savoirs et renseignements. Place aux nuances et gloire au professionnel!

Laurent Laplante

Aimée Verret
ÉCHARPE

Triptyque, Montréal, 2014, 63 p.; 17 \$

En 1927 à Nice, meurt tragiquement la célèbre danseuse américaine Isadora Duncan, étranglée par son long foulard de soie, pris dans la roue d'une voiture. « [...] s'il faut mourir, autant le faire avec style et passer à l'histoire », écrit ironiquement Aimée Verret dans *Écharpe*, son deuxième recueil de poésie. La mort de cette icône, qui révolutionna le domaine de la danse en remplaçant le corps, sa beauté, sa liberté au centre de cet art, ouvre paradoxalement un livre tout en retenue, mettant en scène un corps englué dans le

quotidien : « [...] à notre place couchés bien droit, alors que le couvercle de verre se referme ».

L'extraordinaire côtoie donc ici un ordinaire lénifiant, mais qui comporte aussi son lot de pertes. De même que sa part de silence. « Des voix ? Aucune », dit la poète qui, à la manière d'une Isadora étranglée, est sans parole devant les multiples deuils qui ponctuent sa vie. Ainsi, l'auteure se regarde-t-elle à travers le drame de l'autre comme dans un miroir bosselé. Si ce n'est des contours, mêmes souffrances, même tragédie de l'existence. Elle fera dire à Isadora : « Je me suis cousu une robe qui me libère les jambes et m'enserme la gorge, montre mon corps et étouffe mes mots, pour m'assurer que ce ne sera pas de moi qu'on aura entendu la rumeur, celle qui veut que la vie soit la même pour tous ».

Émergera à la toute fin du recueil la véritable parole, celle qui attendait d'être dite : « J'ai mis des années à revenir ici, des années juste pour le dire, que tu es morte devant moi ». Si tout s'articule avec beaucoup de cohérence, cette évocation d'une réalité suffocante, plus présente dans la troisième partie du livre – qui en compte quatre –, amène certaines répétitions qui affaiblissent la densité du propos. « [...] tu me parles, je te fais répéter, je n'entends toujours pas, je garde le silence » ; « Raconte-moi et parle, parle pendant que je t'écoute, pendant que je me tais », lit-on par exemple.

Aimée Verret a pris le pari de dire ce qui étrangle et qui voile : l'écharpe. Voilà

une entreprise risquée, soit, mais qui parle néanmoins à l'humanité du lecteur.

Judy Quinn

Bernard Boucher
ANTHIME ET AUTRES RÉCITS

L'instant même, Québec, 2014,

152 p.; 21,95 \$

Natif de Manche-d'Épée, Bernard Boucher est l'auteur de plusieurs romans pour la jeunesse, qu'il écrit désormais depuis la Bretagne où il a trouvé refuge voilà quelques années. Son nouveau livre, *Anthime et autres récits*, illustre une fois de plus ce vieil adage de la sagesse populaire qui veut que l'on puisse sortir un homme de la Gaspésie, mais que jamais la Gaspésie ne sort de l'homme. De la même façon que le coquillage fait résonner la rumeur de la mer, le recueil de Boucher fait retentir l'écho lointain de toute une région, et ses quelque vingt récits expriment son attachement indéfectible pour ce « pays de mer, de champs, de forêts, de vents, de travail et de parlure ».

Pays de soutanes également pourrait-on croire, tant la religion catholique, avec laquelle Boucher semble régler quelques comptes, impose sa tentaculaire présence dans ces petites histoires inspirées par la veine du conte traditionnel. Ce ne sont heureusement là que les plus pâles figures retenues par la mémoire ; l'intérêt du recueil vient plutôt de ce qu'il entremêle le souvenir de personnes réelles qui ont contribué au développement ou à la reconnaissance locale (Esdras Minville, Francis Pelletier, Roland English) et l'invention de personnages fictifs qui permettent d'instiller des thématiques très actuelles (l'intimidation dans « Babine fleurie »).

Bien que le cœur de Boucher s'accroche contre vents et marées aux côtes de son pays natal, son écriture ne conserve qu'un mince héritage de ce qui fonde cette typique « Gaspoésie ». Où se trouve donc cette langue colorée, cette « parlure » si singulière que l'on évoque en quatrième de couverture ? Wellé le pêcheur s'exprime comme Maurice Grevisse et le statut des références en exergue montre l'influence d'une tradition littéraire exogène qui va

Entre l'inconscient et le surmoi



Le premier recueil de nouvelles de Sylvie Gendron est un livre d'une grande originalité : il aborde des problèmes métaphysiques comme un traité de philosophie et se lit comme un roman policier. Le titre, parfaitement bien choisi, est une invitation à jouer au détective. Qui est *Quelqu'un* ? Il faudra attendre la quatorzième nouvelle, « Braconnage », pour découvrir l'un de ses avatars.

Quelqu'un apparaît dans les « fantômes les plus fous » de Mathieu – un jeune homme dont le père s'est suicidé en prison – comme un « [ê]tre supérieur aux yeux injectés de sang ». C'est une figure diabolique, maléfique. Elle n'est peut-être pas étrangère aux suicides dont il est question dans d'autres nouvelles du recueil. Dans « Dernière séance », Isabelle, une psychanalyste, raconte à son mari qu'elle a été martyrisée dans son enfance par son beau-père avant que celui-ci finisse par se tuer, car elle rejette « la thèse de l'accident ». Dans « Je ne la vois plus », une autre psychanalyste, Gabriela, réussit à faire admettre à son client que son père, désespéré depuis le décès de sa femme, n'a pas glissé du toit de sa maison, mais s'est suicidé. Le héros de « Super 8 » confie à son ami Ted qu'il est obsédé par le chiffre 8 depuis que son père s'est noyé quand il avait huit ans. Pour des raisons différentes, tous les deux sont *hantés*. L'héroïne de « Lettre à mon frère Vincent » croit que Van Gogh est son frère et qu'elle est soignée par « le bon docteur Gachet ». Elle cite Camille Claudel : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente » et ajoute : « [...] quelque chose ou quelqu'un que je ne verrai jamais ». Dans « Un autre hiver », il est difficile de savoir qui est le plus fou, du héros de l'histoire ou de son épouse, qui se trouve dans un hôpital psychiatrique. Le style, qui imite le délire verbal associé à la maladie mentale, fait de ce texte un véritable morceau de bravoure.

Sylvie Gendron, en fait, est intéressée avant tout par « la question de l'invisible », comme son héroïne Laura dans la nouvelle « Le champ d'étoiles », qui se livre à des séances de méditation et se prépare à faire le pèlerinage de Compostelle. Mais la pratique de la méditation n'est pas sans danger, comme on peut le constater dans la nouvelle intitulée « Effraction ». Chloé, qui enseigne la méditation, trouve, en rentrant d'une fin de semaine de méditation, son appartement dévasté. L'auteure laisse habilement au lecteur le soin d'imaginer « le noyau noir de l'histoire ». Dans la dernière nouvelle, « Une rose sans pourquoi », Irène, professeure retraitée et historienne des religions, constate que « ses choses ont bougé en son absence », mais ce qui l'effraie le plus, c'est « le silence éternel des espaces infinis ». Heureusement, « pour la première fois de sa vie, elle avait eu ce matin une certitude. Il y avait Quelqu'un ». En somme, pour quiconque aime se promener entre l'inconscient et le surmoi, *Quelqu'un* sera assurément un excellent compagnon de voyage.

Françoise Belu

Sylvie Gendron

QUELQU'UN

L'instant même, Québec, 2014, 135 p.; 17,95 \$

de Sénèque à Denis Diderot en passant par Francis Ponge.

Déshéritée mais heureuse, cette langue châtiée ne gâche pourtant pas le plaisir, sinon lorsqu'elle se met au service de récits plus sages, trop édulcorés. En revanche, les moments les plus forts viennent de ces histoires un brin irrévérencieuses, un rien délinquantes sur la prohibition (« La croix du Do ») ou la fréquentation de cet obscur « chemin des larmes ». Le coup de grâce est superbement livré par l'émouvant « testament celtique », qui éclipse l'entrée en matière hésitante de l'Anthime du titre.

David Laporte

Julie Héту

MOT

Triptyque, Montréal, 2014, 204 p.; 22 \$

Mot, comme dans mort, ainsi que Julie Héту le définit en exergue de son livre : « Mot est le dieu de la mort, ou littéralement 'la mort', dans la Syrie antique ». Mort comme dans Beyrouth en guerre, comme dans meurtre et exécution, comme dans corrida espagnole et rituel sanglant. Beaucoup de morts.

Roman poétique, la dernière œuvre de l'artiste multidisciplinaire ébouriffé le lecteur, l'étourdit parfois, mais réussit aussi à le charmer.

Fuyant le Liban des années 1960 pour aller vivre sous les cieux plus cléments de l'Espagne, Anat et sa fille Cybèle (aussi nommée Nayla) s'installent à Majorque, une des îles des Baléares. « Tu vas m'expliquer, papa, quand tu viendras nous rejoindre, pourquoi nous sommes partis ? » Ainsi commence le long exil d'une mère et de sa fille à l'incessante recherche de leur destin, tout de violences, de souffrances et de tragédies.

Devenue peintre, l'adulte Cybèle s'enthousiasme pour l'art de la corrida, les matadors et « les magnifiques dessins tauromachiques de Picasso [...] surtout



de l'image qu'il se fait de la femme torera ». Elle transmet ses deux passions à ses enfants, à sa fille Elmihra surtout et à son fils prénommé Mot, justement. « Déjà, toute petite, fascinée par les corridas, Elmihra peignait la mort des taureaux avec une grande minutie. »

Encore et toujours la mort.

Lorsque Cybèle disparaît dans un Liban incertain à la recherche de ses racines, Elmihra est une jeune torera professionnelle, connue pour « ses novilladas à mi-chemin entre la danse et le combat ». À quinze ans, elle « a déjà tué plus de 150 taureaux ».

Le long passage traitant de la tauromachie demeure un moment fort du roman, riche en renseignements et démontrant sinon l'amour du moins la fascination de l'écrivaine pour cette tradition pluricentenaire. « Dans l'arène, il n'y a plus de présent, plus de futur, plus de passé, tout ça ne fait qu'un. Ce n'est pas tant une envie de tuer que celle d'être ensemble, en harmonie avec le taureau. » Sur la quatrième de couverture, une photographie de l'auteure – vêtue de l'habit noir et or du toréador en deuil, avec un crâne en argent dans sa main droite – laisse planer peu de doutes sur ses intentions.

Au fil du récit, les drames se succèdent sous le chaud soleil espagnol, souvent sur le sable de l'arène d'ailleurs, et la fin apocalyptique des protagonistes arrive sans surprise. La saga de cette famille libano-

espagnole baignant dans les larmes et le sang est cependant malaisée à suivre. Par contre, pour qui aime les tragédies grecques et les propos littéraires audacieux, *Mot* saura tenir en haleine jusqu'à la catastrophe finale.

Michèle Bernard

Philippe Arseneault
ZORA

UN CONTE CRUEL

VLB, Montréal, 2013, 487 p.; 29,95 \$

Dans ce premier roman, qui a déjà raflé les honneurs (prix Robert-Cliche 2013, prix Jacques-Brossard 2014), le journaliste Philippe Arseneault (*La Presse*) nous transporte aux confins de la Finlande, en Carélie, entre la fin du XIX^e siècle et le début de la guerre russo-japonaise. Jamais la mythologie nordique n'aura été à ce point imprégnée de violence, d'humour noir, de scatologie et de grand-guignolesque (ou, comme dirait Arseneault, de « croque-mortesque »).

Bébés couverts de crachats, femmes enchaînées et violées, voyageurs estropiés... Décidément, il ne fait pas bon s'aventurer dans la forêt des « Fredouilles » (nom que donne l'auteur à de vilains farfadets). Mais le comble de l'horreur est atteint à l'auberge de « l'Ours qui pète », tenue par Seppo Petteri Lavanko, « maître tripié et égorgé de vierges » autour duquel gravitent les premiers chapitres du

roman. Avec une insistance amusante au début, mais qui finit par lasser, Arseneault énumère les spécialités culinaires de l'aubergiste, de la « purée de cervelle d'écureuil » aux « scrotums de blaireaux bouillis », le tout arrosé de « jus de putois ».

Le fil de l'intrigue, qui se met en place très lentement, concerne Zora, la fille de Seppo. Celle-ci, après une enfance misérable, est recueillie par un vieil alchimiste qui en fait son épouse et la transforme en jeune femme distinguée. Initiée à la sorcellerie, elle décide de défier le maître des Fredouilles, le méchant Glad l'Argus. Pourtant, la légende qui va se former autour de Zora ne concerne pas ses exploits de sorcière, mais un grand chagrin d'amour. Dans un récit morbide à souhait, ce sentimentalisme donne lieu à une romance de carton-pâte. Bien servi par une imagination débridée et une langue truculente, *Zora* est un livre enlevant même s'il comporte son lot de maladresses. On se demande par exemple pourquoi l'auteur a décidé de faire parler les animaux au bout de 400 pages.

Patrick Bergeron

Geneviève Damas
LES BONNES MANIÈRES

Septentrion, Québec, 2014, 120 p.; 17,95 \$

Après le roman *Si tu passes la rivière*, prix Rossel 2011 et Prix des cinq continents de la Francophonie 2012, la dramaturge, comédienne et metteuse en scène belge Geneviève Damas publie au Québec un second livre, *Les bonnes manières*, un recueil de nouvelles initialement intitulé *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles* dans sa Belgique natale. Éric Simard, qui dirige la collection « Hamac » de Septentrion, en a acheté les droits et a remanié l'ordre des textes – un nouveau livre ? La question est lancée.

On lira ici douze nouvelles racontant la vie de personnages qu'on pourrait qualifier d'éclopés de la vie, de marginaux tentant de forcer leur destin, de déjouer les plans écrits d'avance pour eux – avec succès ou non, selon les cas de figure. Le recueil propose l'exploration, entre autres, de la thématique de la famille

Prix Femina

Voilà quelques années déjà que Yanick Lahens s'est fait un nom dans le domaine de la littérature en Haïti. L'attribution du prix Femina est venue la propulser sur la scène internationale.

Dans son roman primé, *Bain de lune*, Yanick Lahens nous présente une fresque impressionnante, peuplée de personnages colorés et de paysages pas toujours verdoyants. Cette séquence d'images traverse le temps et la vie de familles aux prises avec des conflits s'étendant sur des générations. J'utilise à dessein le terme *image*, car Yanick Lahens, issue d'un peuple de peintres, nous offre des portraits d'une précision frappante. Parmi ceux-ci, les possédants qui font montre d'un pouvoir abusif, qu'ils ne savent pas éphémère. Les autres, qui vivent et souffrent, comme si c'était une seule et même chose mais qui savent qu'une force invisible, qu'ils honorent, les protège. Quelques-uns veulent partir, certains le font de plein gré, d'autres parce qu'on les fait chercher. Et puis il y en a d'autres, qui restent et resteront malgré tout, au-delà de toute attente, et qui ne partiront que pour céder la place à ceux qui viendront. Et enfin il y a ceux-là qui existent comme une partie de décor, pour les commérages, pour établir des liens entre différents fragments de l'histoire.

C'est en effet une histoire racontée en fragments intimement liés les uns aux autres. C'est un voyage dans le « pays » profond d'Haïti, un coin de terre où les sentiments sont tellement humains qu'ils dépassent les limites du temps et de l'espace. Ce coin de pays est bien loin de la capitale, mais quand même pas assez pour ne pas en subir les avilissements. Situé entre la mer et la terre chaude, il est une terre dont les plus miséreux abusent jusqu'à l'épuiser et que les plus puissants convoitent. Mais ce sont leurs terres aux uns et aux autres, là où leurs mondes, quoique différents, se croisent avec quelquefois des conséquences inattendues.

Dans *Bain de lune*, la langue est belle, pleine de métaphores, comme le titre d'ailleurs. Elle est teintée de l'indigénisme d'un Jacques Roumain, qui lui aussi nous avait fait connaître les réalités de la paysannerie haïtienne. La langue est un français ponctué de mots de ce créole savoureux où la séduction s'appelle *ralémininvinini* (je t'attire, je t'emmène vers moi, viens).

Gérald Alexis



Yanick Lahens

BAIN DE LUNE

Sabine Wespieser, Paris, 2014, 273 p.; 29,95 \$

dysfonctionnelle, disloquée, étouffante, qui empêche bien souvent les personnages de se réaliser, d'atteindre leur plein potentiel humain. Une autre récurrence présente dans quelques textes est celle du rapport entre l'homme et l'animal domestique, et plus particulièrement le chat, relation fusionnelle (et parfois plus) qui vient apporter une sorte de soupape aux personnages en proie à l'étouffement familial – c'est le cas, par exemple, de la particulièrement réussie et troublante « Lulu », dont on taira le propos pour laisser la délicieuse et macabre surprise au lecteur.

La plus grande force de Geneviève Damas est son écriture à la fois soutenue, littéraire, et accessible, fluide, agréable. Elle a eu la bonne idée de laisser une part de mystère dans la plupart de ses nouvelles, donnant ainsi au lecteur un certain pouvoir

d'interprétation, comme une bouffée d'air frais, ce qui change du présumé et prémâché trop souvent présent en littérature de nos jours. Savoir ce qui est arrivé au père de Gaspard, le narrateur de « Sabayon », ou connaître la vérité à propos de cette trace sur le visage d'un professeur dans « La salle du bas » aurait grandement gâché le plaisir de lecture des *Bonnes manières*, autrement plus intéressant quand sont laissées intactes ces petites énigmes.

Certes, ce recueil de nouvelles comporte quelques textes plus faibles, ou disons moins originaux. Mais peu importe. Geneviève Damas marque de nouveau un grand coup dans la littérature québécoise, de plus en plus ouverte aux voix du monde extérieur. Espérons que ce « grand coup » aura un quelconque écho chez nous.

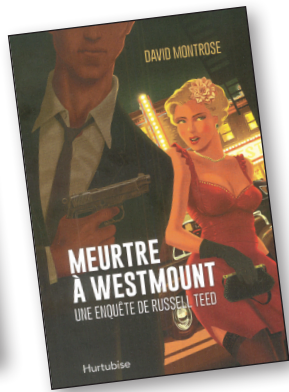
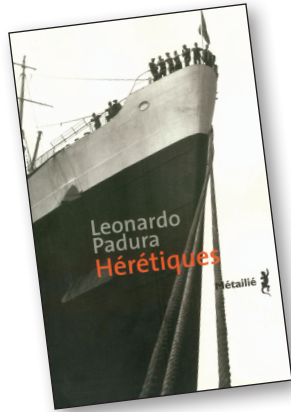
Cyril Schreiber

Marisol Drouin

QUAI 31

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2014, 105 p.; 7,95 \$

Ce premier roman de Marisol Drouin, d'abord paru chez l'éditeur saguenéen La Peuplade en 2011, est une fable dystopique située dans une ville et un avenir indéterminés. Le narrateur, Échine, fait partie avec sa mère des centaines de réfugiés que l'on appelle « les sans-terre » et qui ont été contraints de fuir leur île submergée. Accostant au Quai 31 après une traversée en mer sur un bateau rempli de conteneurs, Échine et sa mère se voient assigner par les autorités un appartement en Basse-Ville, le quartier réservé aux sans-terre. Les résidents de la Haute-Ville témoignent de l'hostilité à ces arrivants, car ils les tiennent responsables d'une mystérieuse



épidémie qui ne s'attaque qu'aux adultes. Échine s'immisce pourtant dans le quartier interdit où il accompagne Pinoche, son ami voleur de bicyclettes, et Chirma, sa maîtresse, qui vit dans une Maison bleue (nom donné aux hospices pour vieillards).

Les éléments de science-fiction abondent dans *Quai 31*. Outre le cadre dystopique, plus proche de Coetzee (*Une enfance de Jésus*) que d'Orwell (1984), on peut penser à la greffe d'organes artificiels devenue pratique courante (Échine est lui-même pourvu d'une colonne vertébrale synthétique). On peut évoquer, de même, une scène de masturbation collective dans une atmosphère sauvage digne de Mad Max (dont George Miller se prépare à relancer la franchise en 2015). Le récit de Drouin est ainsi ancré dans l'esprit du temps. L'épidémie qui y fait rage, par exemple, évoque celles du SARS, de la grippe H1N1 ou, encore plus actuelle, de l'Ebola. En outre, la romancière et musicienne native de Baie-Saint-Paul, membre de la formation Macha Fjord, signe avec *Quai 31* un récit très travaillé sur le plan littéraire : les chapitres et les sous-chapitres sont courts ; les descriptions et les narrations d'événements vont à l'essentiel. Voici donc un premier roman au style épuré et, par le fait même, agréablement efficace.

Patrick Bergeron

Leonardo Padura
HÉRÉTIQUES

Trad. de l'espagnol par Elena Zayas
Métailié, Paris, 2014, 609 p. ; 37,95 \$

Leonardo Padura s'est fait découvrir en pratiquant une écriture du rituel et de l'ambiance, qui tirait profit de l'enchaînement du roman noir étatsunien dans la réalité sociale particulière de Cuba. Il en résultait des romans policiers où l'intérêt tenait moins dans les enquêtes de Mario Conde que dans les pans tabous de la société cubaine ainsi révélés. À chaque enquête, c'était aussi la vie de Conde qui était remise en cause, notamment dans ses rapports affectifs avec ses amis d'enfance, qui le rattachaient à une vision mélancolique de l'existence.

Dans ses derniers romans, Padura s'est affranchi de l'enquête policière en provoquant la démission de son personnage central ; or, le Mario Conde en question continue d'occuper le devant de la scène et de filtrer les aventures havanaises décrites. Ce choix narratif a pour effet d'ouvrir les possibles narratifs et de permettre la construction d'univers fictionnels plus riches. Dans ses dernières œuvres, Padura a ainsi pu construire un nouveau type de roman historique, axé sur le témoignage, la réminiscence, la trajectoire d'objets significatifs. Conde y est un témoin, un passeur et un homme qui met ses capacités de déduction au service d'êtres en crise, happés par des troubles filiaux, des héritages problématiques. Il a pu ainsi revisiter les luttes pour l'indépendance

cubaine (*Les brumes du passé*) et l'assassinat de Léon Trotski (*L'homme qui aimait les chiens*).

Dans *Hérétiques*, Conde rencontre Elías Kaminski, qui le mandate pour retrouver un tableau de Rembrandt dérobé à sa famille qui fuyait vers Cuba les affres du nazisme. À mesure que se déploie la vérité sur ce tableau, des pans entiers de l'histoire juive se révèlent, et la structure en triptyque du roman a tôt fait d'approfondir la relation entre foi individuelle, pratique religieuse communautaire et marginalisation sociale. L'histoire du tableau est ainsi emmêlée avec la trame familiale des Kaminski durant le XX^e siècle, entre l'Europe, Cuba et Miami, avec la passion d'un jeune Juif d'Amsterdam du XVI^e siècle qui fait fi des interdits religieux pour devenir l'assistant de Rembrandt et avec la trajectoire trouble et sensible d'une jeune « emo » de La Havane en butte à une culture révolutionnaire obsolète et délétaire. Il en résulte un grand roman, surtout dans ses deux premières parties, qui célèbre les dissidences hérétiques par rapport aux discours communautaires officiels, tout en offrant un portait à la fois sensible, tendu et euphorique de la culture juive, en adaptation constante dans l'ancien monde comme dans le nouveau. La structure en tableaux adoptée par Padura permet d'asseoir la longue durée d'une famille, d'établir des héritages culturels et filiaux qui transgressent les frontières et de ramener ces turpitudes de l'histoire à une interprétation alerte et convaincante de la mythologie du Livre sacré. Le roman historique érudit et personnalisé sied de plus en plus à la plume de Padura.

Michel Nareau

David Montrose
MEURTRE À WESTMOUNT
UNE ENQUÊTE DE RUSSELL TEED

Hurtubise, Montréal, 2014, 260 p. ; 22,95 \$
Pour une majorité de lecteurs, le nom de David Montrose n'évoque rien. Né en 1920 dans les Maritimes, il arrive à Montréal en 1941 pour étudier à l'Université McGill. À l'époque, les rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent avaient déjà une réputation

500^e titre

Pour son 500^e titre, la maison d'édition JCL ne pouvait offrir une meilleure distribution des rôles : le lac Saint-Jean comme immense acteur de soutien, un quatuor de jeunes femmes aux tempéraments divers, des parents captifs de leurs secrets barbelés, un entourage de jeunes mâles aux appétits versatiles, un clergé obéissant à la lettre plus qu'à l'esprit, un policier séduisant... Le résultat est celui que l'on pouvait attendre d'une auteure qui, de révélations en rebondissements, sait insuffler à ses sagas un souffle constant.

Le lac Saint-Jean, comme il se doit pour un roman-jalon dans la trajectoire d'une solide maison d'édition régionale, pèse ici lourdement sur les destins humains. Quand les pluies catastrophiques des années 1926 et 1928 noient pâturages et résidences, le lac est d'autant plus meurtrier et dévastateur que les barrages qui l'encadrent demeurent hermétiquement fermés. Cette gestion du lac, dictée par les grands capitaux plus que par les intérêts des riverains, sera périodiquement critiquée, mais des décennies passeront avant que cesse « le scandale des eaux folles ». Cette toile de fond révèle l'acuité du regard de Marie-Bernadette Dupuy. On pense, en la lisant, au roman de Bernard Clavel racontant, *un temps d'avance*, l'effondrement d'une mine du Nord-Ouest québécois et la mort d'une poignée de mineurs.

Sur cette dimension cosmique du récit se greffe une enquête qui aurait pu n'être que policière, mais qui vibre de lancinants questionnements humains. Quand le lac restitue le cadavre d'Emma, la plus jeune des filles Cloutier, certains se bornent à déplorer l'accident. Un mot laissé par la jeune femme éveille pourtant le soupçon. La traque menée par Jacinthe, l'aînée mal aimée des filles Cloutier, débusque des pans complets d'amours sommaires, d'imprudences onéreuses, de comportements irresponsables. Comment juger le jeune homme qui a séduit Emma pour se venger de la froideur de Jacinthe ? Emma s'est-elle suicidée ? L'a-t-on tuée ? Qu'a vu Matilda quand elle a procédé à la toilette mortuaire d'Emma ? La mère d'Emma, en proie à un tel déni que sa raison vacille, va-t-elle sombrer dans la démence ou expliquer enfin la disgrâce de Jacinthe ? Et Jacinthe, infirmière d'un hôpital sous emprise religieuse, paiera-t-elle de son emploi l'ardeur investie dans son enquête ? Tout cela pendant que s'apaise le lac.

Ce qui est de toute évidence un simple premier tome satisfait aux meilleures exigences de ce genre de littérature : les sentiments y sont abondants et le plus souvent généreux, mais jamais le récit ne verse dans le sirupeux, l'illogique, l'artificiel. Comme il se doit, la conclusion rend la suite désirable.

Laurent Laplante



Marie-Bernadette Dupuy LE SCANDALE DES EAUX FOLLES

T. 1

JCL, Chicoutimi, 2014, 640 p.; 29,95 \$

d'axes des mille et un plaisirs et le roman de Montrose met en évidence cette caractéristique à travers la peinture de vices divers. Il se boit en effet beaucoup de Dow au cours des enquêtes de Russell Teed ; et en prime, les femmes, toutes fort jolies, ont la cuisse légère. L'auteur canadien-anglais nous convie avec ses romans noirs à une plongée dans le Montréal d'après-guerre. Paru à l'origine en 1951 sous le titre de *The Crime on Cote des Neiges*, le roman devient en français *Meurtre à Westmount*.

Montrose, qui est un des pionniers du roman noir montréalais, offre une œuvre

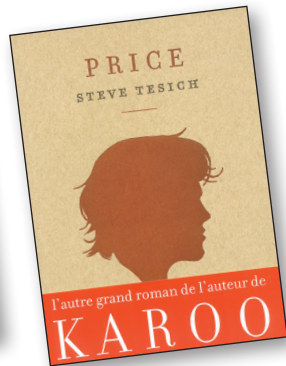
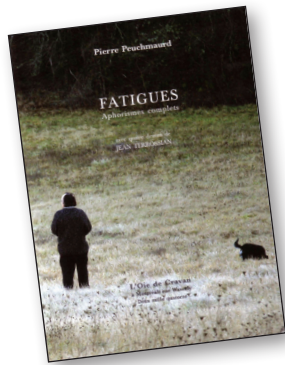
de bonne tenue, conforme à la tonalité propre aux récits des Hammett et Chandler. *Meurtre à Westmount* est le premier volet d'un triptyque qui a pour titre *Une enquête de Russell Teed*, que font paraître les éditions Hurtubise. Suivront prochainement les traductions de deux autres romans de Montrose, calqués sur le même modèle : *Murder over Dorval* et *The Body on Mount Royal*.

Il faut comprendre que l'on produit ici de la littérature populaire qui s'assume en tant que telle, proche parente des romans dits de gare. Hurtubise s'est donné justement le mandat de rééditer de la vieille

pulp fiction, en dépoussiérant des succès désormais presque introuvables.

Dans ce premier texte, on confie à Russell Teed une enquête en apparence banale mais qui ouvre sur des ramifications au départ insoupçonnées : Martha Scaley veut savoir si son gendre, John Sark, mène une double vie. C'est que la rumeur voudrait qu'il soit peut-être déjà marié à une autre femme. Une semaine après le début de l'enquête de Teed, John Sark est retrouvé assassiné.

Sur le plan sociolinguistique, ce texte permet de constater la misérable place qu'on accordait alors au fait français. Mis ►



à part la toponymie et un policier pittoresque nommé Framboise, on nage en plein univers anglo-saxon, pratiquement autarcique : le Canadien français est dépeint comme un bon bougre peu significatif dans l'élaboration de ce monde si près de nous, et en même temps pourtant si loin. Une autre belle démonstration de ces deux solitudes...

Simon Roy

Pierre Peuchmaurd
FATIGUES

APHORISMES COMPLETS

Avec quatre dessins de Jean Terrossian

L'Oie de Cravan, Montréal, 2014,

221 p.; 20,95 \$

« Le taux de gratuité de ces aphorismes est des plus élevés. C'est ce qui fait leur prix », écrivait Pierre Peuchmaurd dans ses premières *Fatigues*, *À l'usage de Delphine*, publiées en 1999. Pour le bonheur de ses lecteurs, L'Oie de Cravan vient de faire paraître les *Aphorismes complets* du poète français décédé en 2009. Oui, ces aphorismes sont offerts en toute « gratuité », avec bonhomie, mais non sans intelligence et avec un grand sens critique qui leur donne toute leur profondeur.

Pierre Peuchmaurd est d'abord, comme poète, un observateur attentif du présent, et en particulier de la nature. « Mais si l'ombre elle-même n'aspire qu'au premier soleil venu ? » dira-t-il, méditatif. C'est aussi un homme parmi les autres, immergé dans son temps, dont il se fait le témoin perspicace : « Le commerce équitable

fleurit : on vend désormais des 'roses équitables'. À quand l'orchidée, l'ortolan, le caviar, le diamant équitables ? »

L'humour, qui teinte la plupart des sentences, a un effet apaisant sur l'esprit, même s'il est parfois un peu noir. Cette posture éloigne l'auteur, et conséquemment le lecteur, du sérieux de nos sociétés, qui nous disent comment ressentir les choses et selon quelle ampleur. L'auteur triturerait d'ailleurs des proverbes connus afin de proposer une manière peut-être moins prudente d'aborder le monde, plus passionnée, plus gourmande, donc moins morale. En outre, la mort ou le malheur d'exister sont expurgés de leur aspect tragique et donnent lieu à de savoureuses formules : « Tout ce qu'on peut dire de Dieu, s'il existe, c'est qu'il a un grave problème avec son service après-vente ».

Le cauchemar politique, les mœurs, la religion, la vie végétale, parmi d'autres aspects de l'existence, sont ici mis sur un pied d'égalité, chacun ayant droit à quelques lignes bien tassées. On passe d'un sujet à l'autre sans transition ; c'est dans cette constellation que les pensées s'installent, se font écho d'un bout à l'autre de la galaxie peuchmaurdiennne. Elles parlent ainsi de biais d'un mode de vie particulier, d'un état d'être fort inspirant.

« Je ne connais rien de plus déprimant qu'un homme sans mélancolie. » Merci, Peuchmaurd, pour ce spleen vivifiant.

Judy Quinn

Sarah Rocheville

GO WEST, GLORIA

Leméac, Montréal, 2014, 141 p.; 14,95 \$

Dans *Tigre en papier*, Olivier Rolin présentait le monologue qu'un homme livrait à la fille de son ancien ami militant. Assis dans la voiture de l'ancien soixante-huitard, les deux personnages suivaient le périphérique qui ceinture Paris, dans un trajet circulaire qui évoquait l'impossible communication entre une jeune fille en quête de réponses et un homme imbu de son expérience et buté dans ses référents et ses gloires passées. Dans *Go West, Gloria*, Sarah Rocheville récupère ce triple motif de l'héritage, de la voiture et de l'impossible communication, mais la comparaison s'arrête là. À la logorrhée complaisante de l'homme assuré de sa posture morale et politique, et incapable par là d'entendre une voix autre que la sienne, Rocheville substitue la confrontation de deux voix filiales mais incompatibles. Ces voix sont données en alternance, dans une tension qui est autant un déchirement spatio-référentiel qu'un jeu d'échos entre perspectives conflictuelles.

Gloria est une thanatologue en fuite qui aboutit à Winnipeg pour commencer un nouvel emploi, selon le motif officiel, pour restituer un sens à son existence, selon son témoignage et ses actions. Dans ce court récit d'une insertion paradoxale dans l'univers bigarré des Plaines, ce qui surgit constamment, c'est le sentiment de perte, physique, avec les corps qui sombrent, et spatiale, où la narratrice cherche son chemin, soit dans la ville, soit en raquettes, dans une scène merveilleusement bien rendue. La perte est aussi existentielle, alors qu'elle a à encaisser le legs retors de son père. Celui-ci, du haut de son autorité et surtout de son autoritarisme, convoque sa fille, lui expose ses volontés, la force à l'entendre exposer ses plans, ses gloires passées, ses résolutions encombrantes. L'alternance de ces deux voix, l'écart entre leurs visées, les basculements provoqués par leur entrelacement, la cadence propre à chacune des deux énonciations (observations détachées et tenaces mises en opposition avec des imprécations lyriques, violentes et enflammées) donnent une

Brillant premier roman

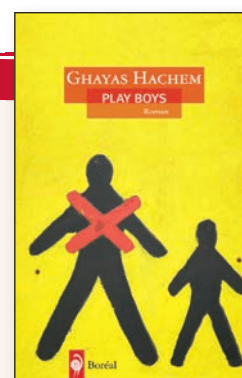
Alors que le Liban est assiégé par la guerre civile, Ref'at, narrateur âgé de douze ans, vit avec sa mère et son frère Ramzi, au cinquième étage d'une tour qui en compte douze. Là, accompagné de son cousin Wissame, il passe ses vacances scolaires à fantasmer sur les locataires voisines, Zeina et Lina, à feuilleter en cachette les magazines *Playboy* dans la *chambre interdite* et à recréer à l'échelle de leur logement les divisions territoriales d'États imaginaires.

L'action de *Play Boys*, premier roman de Ghayas Hachem, se déroule en bonne partie dans le huis clos de cet appartement, emprunté dans le but de se soustraire aux dangers bien réels des bombes qui zèbrent le ciel de Beyrouth et déferlent sur elle comme une averse sans fin. L'auteur focalise ainsi son regard sur les relations humaines qui régissent l'organisation familiale et livre une fable désenchantée sur les multiples facettes de l'assujettissement. La verticalité de ces rapports de pouvoir épouse d'ailleurs symboliquement celle de l'immeuble habité : les femmes sont subjuguées par leurs maris, les enfants le sont par leur mère, le cadet l'est par l'aîné, etc.

« Tu veux conquérir les femmes ? Il faut d'abord que tu sois conquérant tout court », confie un jour Wissame à son cousin, qui prend acte de ces conseils et commence à fréquenter Cow-boy, dirigeant d'une cellule de miliciens du Progrès de la nation, située au sous-sol. Ce dernier entraîne Ref'at dans les officines du parti et l'initie au maniement du *klachen*, fusil d'assaut de conception russe. Dans l'humidité d'une salle d'interrogatoire aux relents de formaldéhyde, Ref'at devient un homme, ce qui lui vaut enfin les attentions de Zeina, mais ne marque qu'un premier échelon de son ascension dans la hiérarchie du parti.

Sombre à souhait, roman d'une densité étonnante, *Play Boys* s'offre à lire par le regard naïf de Ref'at, ce qui apporte, à la manière d'une Agota Kristof, une touche d'insensibilité à des événements qui autrement engagent les passions les plus vives. Hachem réussit de la sorte à cultiver le malaise du lecteur, pris dans ces « jeux » d'armes qu'il sait n'avoir rien d'enfantin. Le seul bémol notable concerne le déséquilibre entre la partie du « huis clos », quantitativement dominante, et celle de l'embrigadement du jeune narrateur, à laquelle rien ou presque ne nous prépare. Malgré cela, Ghayas Hachem signe ici un brillant coup d'envoi.

David Laporte



Ghayas Hachem

PLAY BOYS

Boréal, Montréal, 2014, 216 p. ; 25,95 \$

vigueur et une tension à ce récit de filiation, où l'héritage n'est pas toujours là où on l'entend usuellement. Rocheville, par touches, par obsessions, par la récurrence de certains termes, sait rendre la durée trouble d'une liaison, et par là elle investit, de biais, les jeux d'attachements et de ruptures, qu'ils soient mémoriels ou spatiaux.

Michel Nareau

Steve Tesich

PRICE

Trad. de l'américain par Jeanine Hérisson

Monsieur Toussaint Louverture, Bègles,

2014, 536 p. ; 34,95 \$

Le nom de Steve Tesich risque de ne pas évoquer grand-chose chez la plupart des lecteurs, même si cet écrivain américain né en Yougoslavie en 1942 et mort en Nouvelle-

Écosse en 1996 a connu un succès certain dans les années 1970 et 1980 avec ses pièces de théâtre, ses comédies musicales et ses scénarios de films, parmi lesquels *La bande des quatre* (qui lui a valu un Oscar) en 1979 et *Le monde selon Garp* en 1982. C'est son œuvre de romancier que déterrent les éditions Monsieur Toussaint Louverture avec *Karoo* (posthume, 1998) en 2012, puis *Price* (1982) en 2014. Attention : il ne s'agit pas d'un romancier ordinaire, mais d'un géant passé sous silence. En ce sens, c'est un grand service que Monsieur Toussaint Louverture rend à l'histoire littéraire.

Price se déroule à East Chicago durant l'été 1961. Le narrateur et héros, Daniel Price, a dix-huit ans et termine le lycée. À l'instar de ses deux grands copains, Billy Freund (que chacun surnomme Freud) et Larry Misiora, « le teigneux », il se demande

quoi faire de sa peau. Banlieue industrielle et prolétaire, East Chicago n'a rien d'excitant à offrir aux jeunes gens, dont plusieurs iront travailler dans une usine, comme leurs pères. Price met tout en œuvre pour ne pas se laisser avaler par le désespoir ambiant et traverse, au cours de ce fatidique été 1961, une série d'expériences qui le feront mûrir. C'est tantôt le premier amour, avec la mystérieuse Rachel Temerson (figure marquante du livre), tantôt la mort du père, atteint d'un cancer.

Certains seront tentés de croire que le roman d'éducation, genre né en Allemagne au XVIII^e siècle, n'a plus rien de nouveau à offrir. C'est méconnaître Tesich, qui signe avec *Price* un roman majeur où tout est admirablement maîtrisé. Un livre immense, bref.

Patrick Bergeron



Par
Gaétan Bélanger*

Il s'agit d'un ouvrage de qualité, de grand format et sur papier glacé, agrémenté de nombreuses illustrations, dont les remarquables photographies de Renaud Philippe.

Huit promenades sont proposées aux lectrices et lecteurs : sept à Québec et une à Montréal. Des promenades sur les pas de la détective « Biscuit », que l'on accompagne au cours de ses enquêtes qui ont mené à l'arrestation de plusieurs criminels. Enquêtes qui se sont tout de même déroulées dans un cadre pittoresque et plein de charme. Décomposées en étapes, ces marches, dans le Vieux-Québec et un peu plus loin, portent des noms évocateurs pour les lecteurs de la série policière : « Méfiez-vous des Plaines » (de l'avenue Wilfrid-Laurier à la terrasse Dufferin), « Le traversier de Maud et Grégoire » (la traverse Québec-

Lévis), « Meurtres à vélo » (la promenade Samuel-De Champlain), « Les flâneries d'un légiste hédoniste » (le Plateau Mont-Royal), « Désirs d'exotisme » (le Vieux-Port de Québec), « La nostalgie des vieux murs » (le quartier latin), « Filatures » (le faubourg Saint-Jean-Baptiste), « Bruncher dans le quartier flambant » (le faubourg Saint-Roch).

Sont également proposés de « grands détours » par Paris, où la détective a pris des vacances, Rome, là où Maud Graham a accompagné son amoureux Alain, qui participait à un colloque, dans *Sous surveillance*, ainsi qu'un autre par Istanbul, ville chargée d'histoire évoquée dans *Silence de mort*. Au long des promenades, vous découvrirez ou retrouverez, par le texte et par la photographie, l'édifice Le Concorde, la rue d'Auteuil, l'hôtel du Parlement, l'ancien

palais de justice, le parc des Gouverneurs, l'incontournable château Frontenac, le funiculaire, l'escalier du Cap-Blanc, l'église au clocher penché, le quai des Cageux, le bassin Louise, la Pointe-à-Puiseaux, des ruelles vertes de Montréal, et encore bien d'autres endroits attrayants, aux noms souvent méconnus et harmonieux.

Comme sa créatrice, la détective de Québec s'avoue gourmande. D'où l'idée d'insérer plusieurs recettes, allant du « sandwich bookmaker » au clafoutis aux petits fruits de Maud, en passant par le spaghetti à la carbonara de Grégoire, recettes qui sont pour la plupart regroupées à la fin du volume. Une cinquantaine de « bonnes adresses », elles aussi propres à mettre l'eau à la bouche, permettent de découvrir des épiceries fines, des restaurants et des

Christine Brouillet
LOUISE EST DE RETOUR

L'Homme, Montréal, 2014, 224 p.; 19,95 \$

Christine Brouillet, l'une des romancières les plus connues au Québec pour ses polars et ses chroniques littéraires et gastronomiques, n'a plus besoin de présentation. Son bébé, le personnage de Maud Graham, a séduit les lecteurs qui l'ont suivi dans plusieurs de ses enquêtes. En 2014, Brouillet nous revient avec le personnage de Louise, qui lui a valu le prix Robert-Cliche en 1982, alors qu'elle publiait *Chère voisine*, son premier roman pour adultes. Le réalisateur Jacob Tierney a porté au grand écran en 2010 une adaptation anglaise du roman, tournée à Montréal, *Good Neighbours*, qui a ravivé l'intérêt de l'écrivaine pour le personnage énigmatique de Louise. Avec *Louise est de retour*, Christine Brouillet construit à nouveau un univers complètement déjanté où le meurtre semble être la solution facile.

Dès la première page, la table est mise : Louise est une meurtrière d'expérience, méticuleuse, manipulatrice et sans scrupules pour quiconque perturberait la quiétude de ses chats. À l'inverse de ce qu'on retrouve ordinairement dans les romans de Christine Brouillet, aucun doute sur le dénouement, aucune enquête sagace, aucun deuil douloureux... mais toujours ce clin d'œil oblique à la passion de la bonne bouffe. Pour une fois, le lecteur est témoin de tous les meurtres

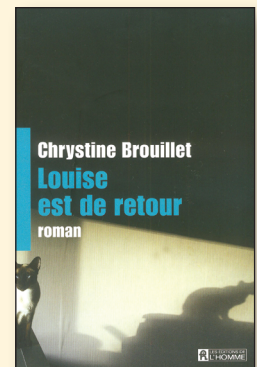
prémédités, et Brouillet ne ménage aucun détail dans la description des actes. Un portrait chronologique, froid et dépourvu de compassion, déstabilisant; autant de légèreté et de détachement devant tant de violence.

La source du cynisme de Louise reste inconnue et le mystère qui gravite autour d'elle s'épaissit au fil de ses réactions marginales. D'une intelligence infinie, Louise, qui a aussi une connaissance surprenante du monde, semble contrôler toutes les situations et vampiriser chacune de ses victimes avec son charme inexplicable. L'auteure nous a habitués à un peu plus de rigueur dans ses polars. Aussi, alors que ses enquêtes policières sont rarement vaines, dans *Louise est de retour*, les jeunes policiers baissent les bras rapidement et évitent une foule de pistes, au grand bonheur de Louise.

Encore une fois, Christine Brouillet nous livre un roman qui ne passe pas par quatre chemins, avec des personnages attachants que l'on connaît déjà.

Un bouquin qui se lit sur la plage, d'un coup! **NB**

Julie Pelletier



cafés qui se distinguent. Des adresses se trouvant sur les trajets arpentés par Maud Graham et, bien sûr, par Chrystine Brouillet. Des endroits aux mets et gâteries auxquels il est difficile de résister. C'est ce qui fait écrire aux auteures que « marcher fait grossir ». Certains des lieux « gourmands » mentionnés font même remonter dans le temps : Le Laurentien, Le Chantauteuil, la confiserie Cassulo & Copeman, Le Ballon Rouge à Québec, le Area et Il Sole à Montréal, tous aujourd'hui disparus. Mais plusieurs autres, heureusement, sont encore bien vivants : le Laurie Raphaël, Le Petit Cochon Dingue, La Grolla, le Papparazzi, le Panache, L'Échaudé, Chez Temporel, entre autres. À Montréal : les restaurants La Chronique, Leméac, Pizzaiolle, Portus calle, Accords ; les cafés Vasco de Gama et Ferreira.

L'histoire tient une place appréciable dans cet ouvrage. Qu'il soit entre autres question de l'origine des tours Martello, érigées sur les plaines d'Abraham, de l'arrivée d'Abraham Martin à Québec vers 1620, de l'édifice Pamphile-Le May, siège de la bibliothèque de l'Assemblée nationale, des anciens marchés publics, des vieilles stèles du cimetière St. Matthew, de l'âge d'or des grands magasins du quartier Saint-Roch, des feux ayant dévasté ce quartier, ou de l'ancien quartier chinois de Québec.

Parmi les références historiques, il faut mentionner celle consacrée à la terrasse Dufferin, construite sur le site même du fameux château Saint-Louis, remontant au Régime français. Sous le Régime britannique, la résidence des gouverneurs est détruite par le feu en 1834 et une promenade est aménagée à

cet endroit. En 1878, elle est agrandie sous l'égide du gouverneur Dufferin.

En somme, *Sur la piste de Maud Graham* est un bel ouvrage qui fera le bonheur, non seulement des fans de la détective, mais aussi des amoureux de la ville de Québec qui voudront découvrir des itinéraires de promenades, des adresses « gourmandes » ainsi que quelques notes historiques. **NB**

1. Chrystine Brouillet et Marie-Ève Sévigny, *Sur la piste de Maud Graham, Promenades et gourmandises*, avec les photographies de Renaud Philippe, Parfum d'encre, Montréal, 2014, 334 p.; 34,95 \$.

*Gaétan Bélanger est l'auteur du polar informatique *Le jeu ultime* (David, 2001) et de *Marie Marguerite* (Lancôt, 2005).

Chrystine Brouillet SACCAGES

UNE ENQUÊTE DE MAUD GRAHAM
La courte échelle, Montréal, 2013, 323 p.; 24,95 \$

Sans doute pour respecter l'implacable loi qui régit l'existence humaine, Chrystine Brouillet laisse vieillir Maud Graham. Peut-être pas d'un an par année, mais suffisamment pour que son enquêtrice avoue ses cinquante ans et que ses familiers progressent eux aussi non seulement « en grâce et en sagesse », mais aussi en nombre. Le lecteur qui aurait raté quelques-uns des récents livres de l'auteure risque donc un certain dépaysement face à certains visages qui surgissent autour de Maud et que l'auteure présume connus de tous. L'inconvénient ne serait que mineur si le récit faisait la part moins belle aux relations humaines et se concentrait davantage sur l'enquête proprement policière. Ce qu'on gagne en chaleur humaine, on le paie d'une certaine dilution dans la densité du travail professionnel. Le gain n'est d'ailleurs pas constant, car Maud Graham mène certains de ses interrogatoires avec une vigueur aux limites de l'abus de pouvoir. Chrystine Brouillet a trop de métier pour que ces choix – ce prix à payer – soient irréflichs.

L'écriture, d'un roman à l'autre, progresse en vivacité. La syncope frappe souvent et de façon opportune. Les liens que le lecteur peut effectuer de lui-même, l'auteure les abolit et le mouvement s'en trouve allégé et accéléré.

Facette moins heureuse (à mon avis), Maud Graham confirme ici sa propension à épouser les préjugés populaires

et, plus encore, ceux qui circulent dans la culture policière. Si on s'informe de la sentence imposée au violeur qu'elle a appréhendé, elle répond : « Non. Et j'aime mieux ne pas la connaître quand le verdict tombera. Ce n'est jamais assez sévère ». Sa compréhension semble plus grande s'il est question du crime peut-être commis par un de ses proches : « Éric pouvait-il vraiment être condamné à une longue peine de prison, alors que ce cardiologue qui avait massacré ses deux enfants avait été déclaré irresponsable ? Il n'aurait qu'à imiter ce médecin et plaider la folie passagère ». Interprétation simpliste d'une tragédie qui exige au moins du doigté. Même conception inquiétante de la justice lorsqu'il s'agit de l'assassinat d'un truand : « Je ne pleure pas quand un motard ou un pourri se fait descendre, mais je ne veux pas que ça se passe dans ma ville. Parce que je ne veux pas de dommages collatéraux. [...] Les dommages, c'est quand un innocent reçoit une balle qui ne lui était pas destinée ». Doit-on comprendre qu'aux yeux de Maud certaines vies valent moins cher que d'autres ? Quelque chose manquerait à sa formation. **NB**

Laurent Laplante

